

Le fils de ma mère

© L'Harmattan, 1999

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris – France

L'Harmattan, Inc.

55, rue Saint-Jacques, Montréal (Qc)
Canada H2Y 1K9

L'Harmattan, Italia s.r.l.

Via Bava 37
10124 Torino

ISBN : 2-7384-8203-1

Séverine BANJOUT

Le fils de ma mère

L'Harmattan

*A ma mère que j'aime tant
Et dont je ne serai jamais le fils.
A sa beauté, à son courage et à ses choix .*

A mon père qui m'a laissé tout son goût de la Vie.

A mon Homme.

I

Avant l'âge de cinq ans, je cherche, mais je ne retrouve plus rien. J'ai appris à confondre ce qu'on m'a raconté, ce qui s'est passé, avec ce dont je me souviens. Mais je ne suis pas dupe, et même s'il m'arrive parfois d'inclure au rang de souvenirs des moments oubliés, ce n'est jamais là qu'un subterfuge. Mes racines ne sont pas dans la terre, elles sont dans ma mémoire. Mais personne n'a pris soin d'elle. Une mémoire orpheline, délaissée par ceux qui y sont le plus attachés. Une mémoire bâillonnée, camouflée, perdue dans un océan d'années, et bien décidée à se taire. Tous les récits que j'ai pu recueillir de mes cinq premières années sont précis, trop précis. D'une précision sans faille, à la mesure de ma curiosité d'enfant.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris à me méfier d'avoir eu trop facilement accès aux souvenirs, comme si chacun d'eux avait été construit dans l'unique but de m'aider à devenir l'homme qu'ils souhaitaient tous. On m'aurait fabriqué de toutes pièces un passé, comme si le mien n'avait pas été assez digne de moi. Ce passé, je le dois aux femmes, à celles qui seront à jamais les gardiennes de mon temple. Longtemps, et d'un commun accord,

elles en ont détenu les clefs, et par une sorte de tacite entendement, elles n'y ont jamais fait allusion en ma présence. Moi-même, je me surprends parfois à donner force détails sur telle ou telle anecdote. Ainsi, je me souviens parfaitement de la façon dont j'étais habillé, de ce petit pantalon bleu que ma mère avait acheté dans la boutique de la rue Monge, mais je suis incapable de situer dans le temps l'occasion qui motiva cet achat, incapable de retrouver le goût du plaisir d'enfant que je pris à le porter pour la première fois. N'est-ce pas là plutôt un des retors de mon imagination ou ce souci toujours présent de la description ? Sans doute, mais un luxe de détails n'est pas pour me déplaire.

Cinq ans. J'étais déjà, paraît-il « un grand petit bonhomme ». Ma mère pourrait en témoigner si elle ne cachait pas avec un soin tout particulier mes photographies prises alors. Elle n'apprécie guère qu'on s'épanche de trop près sur sa progéniture. Est-ce par souci de mieux me conserver pour elle seule, ou peut-être simplement mes cinq ans ne sont-ils pas pour elle que de bons souvenirs ? J'ai dû voir ces photos une ou deux fois dans ma vie, mais toujours par hasard, des photos découpées, déchirées, amputées de leur équilibre, ou qu'on aurait simplement oublié de détruire. Non, elle n'est pas du genre à m'exhiber, ni à prendre à témoin ceux qui voudraient bien s'épancher. Je suis simplement son petit garçon, celui qu'elle aime par-dessus tout. Elle n'a nul besoin de communiquer cet amour. Il est là,

bien à elle, et se passe de discours. Je n'en demandais pas plus.

C'est vrai qu'elle ne ressemble pas aux autres. J'ai souvent jaloué les fils qui m'entouraient, j'ai parfois même souhaité autre chose, une mère plus bruyante, oui, mais ce ne fut que plus tard, dépassés mes quinze ans, que j'ai pu souffrir de cela. Avant, je n'ai que le souvenir d'une mère attentive, constamment à l'écoute, tendue vers moi. Elle me disait toujours « Je n'ai pas peur avec maman le soir au fond des bois » et jamais, petit, je n'ai eu peur avec maman, le soir au fond des bois. Ce n'est que bien plus tard que j'ai connu la peur. Parce qu'elle n'était pas toujours là, j'ai commencé à redouter la nuit, et même en pensée, je n'allais plus jamais oser m'aventurer le soir au fond des bois.

Mais ai-je jamais su qui protégeait l'autre? Toute cette douceur au service de moi-même et toute ma brutalité pour y répondre. Je ne savais pas, je ne savais pas encore dire merci. Je n'attendais même pas un sourire, il était là, et c'était normal. Les autres mères souriaient toujours, et à elles, on ne disait pas merci. Je n'avais pas compris alors, que ce que les adultes appellent ingratitude n'était que le comportement « normal » de chaque enfant. Tout m'était donné, mais tout m'était un dû. Je n'avais pas de chance, je n'étais pas une exception, mais simplement le fils de ma mère. Ma seule fierté, je ne la mettais pas au service de son dévouement mais à

celui de sa beauté. Je ne pensais pas « Elle m'aime tant » mais « Elle est si belle ». Je ne disais pas non plus « J'aimerais que tu voies maman, elle est si douce » mais « Tu verras, elle a des longs cheveux et des grands yeux très clairs ».

N'était-elle donc que cela ? En tout cas, c'était ainsi que je parlais d'elle. J'étais comme devant un mur de beauté, capable seulement d'en dire des banalités, un peu comme un visiteur de musée, abruti par l'art. Devant ce tableau de maître, je ne trouvais pas mes mots, et était-ce ma stupidité d'alors, ou simplement mon incompréhension, je n'ai jamais su la rendre telle qu'elle était vraiment. Je passais devant elle, je marchais près d'elle, je m'endormais avec elle, je riais avec elle, je chantais avec elle, j'étais, enfin, avec elle, sans y être jamais. Elle n'était même pas un miroir. Je ne la voyais simplement pas, tant sa présence avait quelque chose d'immuable et d'évident. Je n'ai jamais cherché à savoir ce qu'elle pensait ni ce qu'elle désirait, tant il m'était clair que ce ne pouvait être différent de ce que moi-même pensais et désirais. Je n'ai pas le souvenir qu'elle m'ait un jour refusé quoi que ce soit, mais non plus celui qu'elle ait tout accepté. Je ne me rappelle pas avoir été élevé, mais simplement qu'elle m'ait aidé à grandir. Au plus profond de ma mémoire, je ne me souviens pas d'un « non ». Et pourtant, je sais qu'il y en a eu, parce qu'il y en a toujours, mais j'ai dû les oublier.

Curieuse confusion dans l'esprit d'un enfant, que celle de la mère et de l'esclave ! Etait-ce ce rien de sadisme que nous avons tous, petits, en chacun de nous ? Etait-ce cette envie, déjà, d'asservir la femme, ou bien simplement chaque mère se prêtait-elle à ce jeu subtil avec son enfant ? Et d'ailleurs, n'était-ce pas elle qui provoquait l'asservissement, ce jeu aigre-doux de la réponse aux caprices ? Un jeu d'où elle ne pouvait sortir que perdante, mais pour moi, son fils. Perdre pour que je gagne, perdre pour mon sourire, pour un merci qui n'en était pas un, perdre enfin pour mieux gagner, parce que c'était par moi que pouvait jaillir la lumière. Seul l'éclat au fond de mes yeux, suffisait à lui redonner courage, et son dévouement n'en était plus un.

Il n'y a pas de générosité maternelle. Le don est forcément récompensé, mais la seule erreur vient de ce que l'on pourrait en attendre une reconnaissance. La récompense de la mère se trouve en elle, dans le simple plaisir de donner. C'est la gratuité de cette relation qui en fait tout l'exceptionnel, et jusqu'à la souffrance. Ainsi mes maladies ont-elles toujours été les siennes, à tel point que j'ai fini par m'y enfermer. Mes faiblesses la rendaient faible, et là encore, je la possédais sans doute mieux. J'avais mal, elle s'inquiétait, j'étais heureux. Dans ces moments privilégiés, elle restait des heures à mes côtés, et comme par enchantement, ma maladie se prolongeait, n'en finissait plus.

J'existais au travers de son angoisse et guérissais par jeu, lassé de lui faire trop mal. Je savais ma supériorité sur elle. Elle devait être toujours deux avec moi, quand moi je n'hésitais pas à la laisser seule. Elle n'avait de raison d'être que moi, et ce, quoi qu'elle ait pu faire ou donner en dehors. Avant moi, elle n'avait pas existé.

Nous étions nés ensemble, moi pour lui prendre, et elle pour me donner. Il n'était pas envisageable que je ne sois pas enfant unique. J'aurais détesté un frère ou une sœur pour tout ce qu'il m'aurait pris d'elle, et cela tenait du domaine de l'absurde. Nous n'étions pas une famille, nous étions deux, et cela n'admettait aucune perméabilité. Ainsi, un quelconque corps étranger aurait-il entraîné un inévitable phénomène de rejet. Eût-il été le plus discret possible, il n'aurait pas eu de place dans un univers aussi clos. Mais cela aussi tenait de l'absurde, et d'ailleurs, comme on n'envisage pas l'impossible, je n'ai jamais redouté une telle situation. Chaque nuit, je m'assurais qu'elle était bien là, à la même place, et cela suffisait à me conforter dans mes certitudes. Immanquablement vers quatre heures du matin, je me levais sans bruit, je traversais la maison, et venais m'asseoir près d'elle. Je l'écoutais respirer, et jouissais simplement de l'instant. Elle se réveillait, à la fois affolée et comblée par ma présence à cette heure. Ou alors je courais vers elle au milieu de la nuit et ne restais qu'une seconde. La voir et puis dormir. Ainsi empli de toute ma quiétude, je n'avais

plus qu'à fermer les yeux. Il était là mon cauchemar : qu'elle ne soit plus à la même place, là où elle avait promis d'aller dès qu'elle aurait éteint sa lumière. Lubies d'enfant, idées noires, j'étais en accord total avec la nuit. Mais une nuit qui me la ravissait chaque soir, pour ne me la rendre qu'au matin. Matins de douceur avec elle, matins d'une grande tendresse.

Elle était bien différente des autres et pourtant si banale dans son comportement. Tout cet amour enfoui dans la réserve et la discrétion. Un « Je t'aime » sorti de la bouche de son fils, ma mère s'en passait très bien, et s'il m'est arrivé de le lui offrir, elle a dû alors me répondre que toute chose, pourvu qu'elle fût vraie, se passait d'être dite. Manque de simplicité sans doute, et recherche incessante d'une vérité plus pure. Les sentiments les plus sûrs se passent d'être énoncés. Je n'y ai jamais cru. Le non-dit est un leurre, d'abord parce qu'il supprime le plaisir de l'écoute, mais surtout parce que ce qui se veut d'être dit doit l'être, sous peine, plus tard d'exploser maladroitement. Ainsi ai-je encore au fond de moi mille déclarations pour elle que je ne suis plus capable de faire aujourd'hui. L'exubérance de l'enfance donne tous pouvoirs et laisse ouvertes toutes les portes. Je voyais pourtant les miennes se refermer par bienséance. J'étouffais du silence et du calme. Pas un cri d'elle dans mon enfance, ni de ton qui monta. Une ligne pure et droite tracée sur une feuille blanche et propre. Elle est là, l'image de son visage accroché dans un ciel limpide

et ces yeux gris posés tels deux énormes boules de verre me voyant en transparence mais toujours de très loin. Tant de distance apparente va rarement sans une proximité toute particulière. C'est vers elle que je me tourne, jalouxant mon propre passé, comme si je n'étais pas vraiment en possession de lui-même. Je suis imbibé d'elle jusqu'au fond de mes os, incapable d'en transpirer la moindre goutte. Et plus encore aujourd'hui pour tous ses sacrifices. Refus. Refus pour moi seul. L'ingrat.

Comme ils sont loin ces doux drames de l'enfance. D'ailleurs, elle aura sûrement montré depuis, toutes mes photographies jusqu'à les exhiber avec une naïveté toute maternelle. Point de souvenirs au-delà de cinq ans. Peut-être, oui, quelques uns, mais sans Lui sur ces images. Un trou, un grand trou noir sous un abîme de silence. Je n'ai pu recueillir que des témoignages sans intérêt. Tous empreints d'une étonnante mièvrerie. Sans doute une façon de me mieux protéger d'un passé trop bruyant, d'un passé qui m'aurait mutilé. Rien ne justifiait qu'on ôtât de mes joues les couleurs de l'enfance, pas même la vérité.

Ainsi du jour où elle m'extirpa d'elle avec une violence dont elle ne fit plus jamais preuve, à ma petite enfance, je suis dans l'inconnu, et tous les possibles sont ouverts à mon imaginaire. Mais ma naissance remonte au jour où je suis né, pas à celui de mon cinquième anniversaire. Malheureusement, je